

Bonjour

Quelques pages de poésie vous sont livrées. Que vous soyez gourmand ou réservé, ouvrir un ouvrage de poésie n'est pas un acte tout à fait indifférent. On n'ouvre pas un recueil de poèmes par hasard. C'est un effet de la curiosité, peut être même d'une curiosité un peu particulière : va t on y trouver ce quelque chose que l'on n'attendait pas et qui plaît ? Une étincelle ? Une évidence ? Un frisson ?

Qu'est ce qu'un poème ?

Une construction.

Je construis ces petits édifices avec des mots, ce sont peut être des chapelles. Il est vrai que la beauté des croisées d'ogives m'a toujours impressionné. J'aimerais tant en construire. J'essaie. J'extrait les pierres et la marne du fond de mon cœur et je taille et pétris à force d'ambition. Car les mots ont une forme, il faut s'en servir. Une mélodie.

Je compose des partitions de vocabulaire. Non seulement chaque mot sonne mais il rencontre un écho, dès il est placé. Il transporte des émotions. La grammaire, c'est le solfège. La mélodie des strophes permet la déclamation du texte, de chanter, de crier, d'hurler parfois. Cette mélodie court sur un rythme, il faut qu'elle entraîne.

Une peinture.

Je peins à touchettes de mots afin qu'apparaissent ces formes, celles qu'à première vue, on ne perçoit pas toujours. Mes textes sont autant de petits tableaux et, lorsqu'ils sont réussis, leur apparence calligraphique même participe aussi de l'écriture. Les couleurs mettent en scène l'ombre et la lumière. Il faut qu'elles éclairent.

Une réalité.

Une ardeur profonde, physique, me pousse au travail. C'est pourquoi chaque sens est imprimé et condensé dans l'écriture. Et tout mon corps est là, bien sûr. On est loin d'une démarche intellectuelle. J'arpente les champs de l'émotion et de l'intuition. Je cherche à m'approcher de l'au delà. Etre là, complètement et partout. Il faut donner à palper.

Dépôt légal premier trimestre 2015.

odil.allebai@sfr.fr

Sommaire

A quand l'apaisement	5
Un bosquet d'hélianthèmes	6
Jadis	8
Vertige	9
A toi	11
Bobine	12
Compère chaudron	13
Des feuilles en tapis	15
Bonheur à flots	16
En route sur la terre	17
Enfance	18
Glissance	19
Indolence	20
La nuit	21
C'est fin	23
Le train	24
Le vent me fait danser	25
L'homme au féminin	26
L'odalisque	28
L'ombre nue de la sylvie	29
Miroir	30
Mon âme en chantier	31
Moralité	32
N'oublie pas que tu m'aimes	33
Oui	34
Percolation	35
Petite marine	36
Photographie	37
Sous les horions	38
Le va et vient des forces	40
Mousseline 1	42

Mousseline 2	43
Eau 1	44
Eau 2	45
Au trot	46
Apaisement	47
Apaisement 2	48
La faille	49
La faille 2	50
Nudité des chairs	51
Toi et moi	53
Le chemin d'odeur	54
Si loin	55
Tim bandit	56
Un coin de drap	59
Un coin de papier	62
Une auguste journée	64
Une émotion de plomb	65
Une flamme	66
Une large amertume	67
Une onde vert sombre	68
Vue	69
Ylang ylang	70
Insatisfaction	71
Le son des jours	72
Affliction	73
Ecrire	74
La veine	75

A quand l'apaisement

A quand l'apaisement des sens
O maîtres du corps,
Bourreaux de l'âme,
Chefs de cœur !
Votre soleil embrase
Jusques aux phalanges,
Les doigts brûlent,
La peau s'emporte,
L'eau du corps
S'écoule en longues gouttes.

A quand l'apaisement des sens,
Je n'ai de cesse de t'attendre,
Je n'ai de cesse de te prendre,
Et c'est en l'absence
Hélas encore que j'entre.
Mais pourquoi si longtemps
Faut-il méprendre !

Et ce jour au bout de tout
Sous des rayons du feu s'étendre,
Au beau centre des tentations.
Déjà plus d'un instant que la saveur
Des flammes lèche un pan bien grand
De mon pauvre corps qui n'en peut que se rendre.
O douce inflammation qui gagne jusqu'à l'âme !

Et me voilà brandon tout entier éveillé
Comme si le feu était enfin entré
Telle au milieu des prés, une araignée
Règne sur un peuple d'herbes folles.
Ah nous y sommes,
C'est un repas de pommes !

Un bosquet d'hélianthèmes

Un bosquet d'hélianthèmes,
Un banquet de pivoinés
Dessinent une perspective en long.
On sent l'âcre parfum
De leur caractère sauvage.
Les pivoinés ploient les tiges
Sous le poids des fleurs.
Penchée de tous côtés, elles semblent
Te faire des signes
Lorsqu'un souffle de vent
Agite leurs têtes.
Les hélianthèmes éclairent d'un jaune d'or,
Alignés en lumières
Qui le disputent aux mille pertuis
Dont les trouillons éclatent
En firmament presque blanc.

Des papillons s'égaient en ce beau milieu.
Des fées sont penchées,
Leurs yeux de diamant
Scrutent ton cœur,
Cher ami,
Qui pétille,
Qui s'ouvre à son tour
Comme un grand œil.

Et voilà...

Je nage,
Un rai de lumière fraîche
Guide mon corps diaphane
Sur une eau transparente.
Elle entre, je glisse,
Ma peau coule à son rythme flou,
L'onde plate
Se laisse fendre,
S'écarte doucement,
J'avance sans effort,
Les lèvres entr'ouvertes
Dans la clarté d'un baiser
Qui n'en finit pas de me caresser.
Mon air s'écoule en flux léger
Mes reins plissent,
Epousant ce sein.
Je pénètre au bout du chemin.

Jadis

Jadis, dira t on plus tard à cet aujourd'hui,
Du temps de mi tard, pardon, du plan de sa vie,
Ils gardent les gens, fuyant sur un banc, à l'œil,
Comme s'il suffisait d'un jour pour stopper la feuille

Qui, folle au vent,
Balise et fend
L'onde si lente
D'un air qui chante :
Juin... l'amarante.

Jadis, dira t on plus tard à cet aujourd'hui,
De cet enfant naissant par la magie des ans
Presque bientôt maman qui redonne la vie
Comme s'il suffisait d'un jour pour percer l'écran

Qui, vers l'automne
Frôle, éperonne
La frise d'or
D'un air si fort :
Lune... fleur de lait.

Jadis, dira t on plus tard à cet aujourd'hui,
De cette impudence que l'été t'a donnée
De déchirer, avide, tes vêtements de pluie
Comme s'il suffisait d'un jour pour n'être plus l'aîné

Qui, le premier,
Au chaud s'étiole
Comme un alcool
Dans l'air dompté.
Nuit... fleur de terre.

Vertige

O vertige... vertige...
Vertige céleste
Ton orbite amère
Enlève en tourbillonnant
L'homme des mille passions
Dont l'or dévore
Le si beau corps chancelant.
Vers quelle pâle étoile,
Vers quelle pure raison
Cherches tu ton secret ?
Le mouvement lent d'un axe
Fixe son regard
Hors les rangs,
La coulée d'écriture masque une figure,
Un tourbillon d'angles blancs
Dont l'écume recouvre le flot discret.
C'est un lac d'amour
Qu'emplit de son cœur le suint.

Le mouvement soucieux d'un univers qui pleure
N'étanche la soif amère d'un grand chagrin.
Comme le sable gris crisse au trépas des heures
Lorsque la mer s'est tue ! Adieu, mon petit frère !

Si vite tu t'enfuis et me laisses épris
Mais vas et ne reviens, je reste en face à face
O vertige, ô vertige, arrache moi ce cri !
Ha la mer, le sel, le mal, j'espère, j'amasse.

Vois comment cette ère d'un si nouvel heur
Rappelle le tour habile d'un beau matin.
Comme le sous bois vert pisse tout son bonheur
Lorsque le vent se lève ! Bonjour, c'est toi, mon cher !

Faut il avoir saigné ? Faut il avoir brisé ?
Se former dans le rang, ô doux égarement !
Prendre un point, rendre un coup, prendre un cœur, rendre
aimé,
Et c'est tout un tournant, un joli mandement.

A toi

De la nuit en flocons fuit en mille et mille fils
Traînant au firmament des rayons de douceur.
Un repos, une instance, une ardeur se défilent.
La rue s'allonge, le trottoir luit, fade noirceur.

Je suis comme un bonheur si proche des étoiles,
Tes bras m'embrassent, tes yeux me guettent, ton charme est
là,

Je suis comme un félin qui son désir ne voile,
Mes bras t'embrassent, mes yeux te guettent, mon charme est
là.

L'air est ce soir si vaste, et devant est si loin.
Un couple avance, tout seul, deux ombres, et quatre mains,
Vacillant dans le noir, quel affable destin.

Mon pas se fait plus court tandis que mes pieds glissent,
Mon âme te rejoint tandis que je t'étreints,
Belle arrivée au soir d'une journée complice.

Bobine

La poussière moelleuse ennuage d'ouate bleue
Un amour si blême que même la mer pleure.
Les sourdes privautés d'un air aussi venteux
N'ont que la gravité des bons moments qui meurent.

Le brouillard monte, ténu, doré, savoureux
Et finit par masquer un radeau qui chavire,
Poussé par les flots verts, chassé des bienheureux,
Mais leurs bras ne se quittent, et leurs esprits délirent.

Le temps docile coule en un filet d'eau grise
Et nous partons au loin vers un pays sans terre.
Nageons, nageons, nos mains se tiennent, nous avons prise.

Et qui vient médire que nous allons couler
Si ne ce n'est ce hâbleur dont le mal en nous grince,
La boule rougeâtre que cette eau va noyer !

Compère chaudron

Compère chaudron
Tout de noir mantelé,
D'obésité outré,
Les pieds écartelés
S'apprête à rouler

Et rien ne freine
Son lourd déboulé,
Sa course en solitaire,
Sa nuit crépusculaire.
Ah le chaudron s'entraîne.

Dedans, une sorcière,
Tout de noir mantelée
D'avenir attouchée,
Tourne en boule
Elle voit, elle croit,
Dédicace des lendemains sans fin,
Ma sœur de bonheur
Que les tours n'effraient.

Ha cette course qui m'épuise !
Ce corps qui me fait souffrir :
Les épaules qui s'ouvrent,
Les bras qui se tendent,
Les doigts qui s'écartent,
La voix qui s'éraille
Je suis donné
Aux lendemains sans fin,
O cœur de bonheur
Que mil arbres ençoignent,
Tout de vert mantelés
Et de fruits parsemés.

Ils continuent de croître

Et leurs cimes se tendent
Et leurs branches s'écartent
Et leurs fleurs s'entrouvrent
Et leur bouquet s'offre
Des lendemains sans fin,
Un cœur de grandeur.

Mais comment sais tu, sorcière ?

La ronde de leur s'enroule
En plein centre du silence
Et sa flèche pénètre, saoule,
La caverne immense
Où résonnent les jours, les cieux,
Les âmes et tous les lieux.

Puis, sous la force du tendre,
elle se dissout.

La joie, l'orgueil, l'ardeur
Ne sont point absous
Et le désir soudain crépite,
Piquante caresse,
Une ronde de leur s'enroule,
O collier de pépites, autour d'une foule,

Et sa danse pénètre, maîtresse,
Un monde immense
Où résonnent les jours, les cieux,
Les âmes et tous les lieux.

Des feuilles en tapis

De grasses et luisantes feuilles en tapis
Couvrent de boue molle les manteaux embrumés
D'un bois qui d'embrasser l'hiver n'en plus finit,
Et qui requiert mes pas, m'offrant ses matinées,

Me tendant des brassées de feuilles orangées,
Et peignant des chemins aux courbes sans lisière
En travers de futaies aux écorces bleutées.
Je me laisse guider par ces douces matières.

La flaque verte d'eau reflète un framboisier,
Poussé comme un jalon, montrant un fruit moisi,
Dont la forme pâteuse dit l'été trépassé,

Insigne dignité, ô coulure du temps,
De tout petits moments saluent bien des aimés,
Je suis ces gouttes d'or, elles pointent d'argent.